

---

M A N U S C R I T

---

***ISLANDE***

de Lluïsa Cunillé

traduit du catalan par Laurent Gallardo

cote : CAT16N1064

année d'écriture de la pièce : 2013  
année de traduction de la pièce : 2014



## Texte de présentation

Dans le panorama du nouveau théâtre catalan, l'œuvre de Lluïsa Cunillé occupe une place de choix. Depuis sa première création, *Rodéo* (Prix Calderón de la Barca, 1991), elle a écrit, publié et fait monter plus de vingt pièces, outre les adaptations théâtrales et les scénarios de films. Auteure prolifique et talentueuse, Lluïsa Cunillé a su créer au fil du temps un univers théâtral captivant et énigmatique, doté d'un fort pouvoir de suggestion.

Le critique et dramaturge José Sanchis Sinisterra perçoit dans son œuvre l'expression d'une « poétique de la soustraction » qui opère par élision des éléments constitutifs du drame conventionnel. Le temps et l'espace y sont souvent indéterminés, renvoyant à une quotidienneté sans transcendance. Dans ce théâtre du clair-obscur et des points de suspension, les personnages font également figure de silhouettes esquissées, laissant à peine entrevoir la profondeur de leur âme. Grâce à un style très personnel, Lluïsa Cunillé s'est ainsi frayée un chemin entre réalisme et absurde pour mieux dénoncer l'inconsistance du réel. Son humour subtil, parfois grinçant, fait contrepoids au *spleen* théâtral qui se dégage de son univers.

Parmi ses œuvres les plus importantes, il faut tout d'abord citer *Rodéo* (1992), pièce énigmatique qui retrace la journée d'une femme dans un magasin de pompes funèbres, puis *Barcelone, paysage d'ombres* (2004), où l'auteure défait l'image idyllique dont jouit actuellement la capitale catalane pour nous montrer l'envers du décor : l'effacement de la mémoire collective, l'exploitation des nouveaux immigrés et le désœuvrement de la jeunesse. On retiendra également *Après moi, le déluge* (2007), où la rencontre de deux occidentaux dans un luxueux hôtel de Kinshasa, est l'occasion d'un huit-clos qui interroge l'indifférence de l'Occident face la souffrance de l'Afrique.

Lluïsa Cunillé a trouvé en Xavier Albertí un metteur en scène complice, ayant porté à la scène bon nombre de ses pièces. Cette collaboration a également donné lieu à un travail d'écriture à quatre mains, dont l'auteure est coutumière puisqu'elle le pratique depuis de nombreuses années avec le dramaturge valencien, Paco Zarzoso.

\* \* \*

Dans une chambre à Reykjavik, un banquier et une serveuse licenciés s'interrogent sur les raisons qui ont conduit l'Islande à la faillite. Le jour même, l'homme doit prendre un avion pour New York. Il part retrouver sa mère, installée dans le Bronx, dont il n'a plus aucunes nouvelles depuis plusieurs semaines.

Mais alors que l'homme et la jeune femme s'assoupissent quelques instants, un garçon d'une quinzaine d'années surgit de sous le lit. Ce curieux personnage revêt les vêtements de l'homme, saisit sa valise, son guide de voyage et appelle un taxi pour qu'il le conduise à l'aéroport.

A partir de cette première scène mystérieuse, la pièce retrace le voyage initiatique de cet adolescent fraîchement débarqué à New York, qui donnera lieu à une série de rencontres inattendues. Cette succession de portraits est l'occasion pour Lluïsa Cunillé de décrire les ravages causés par la crise financière dans un pays en pleine déroute.

\* \* \*

Tout comme *Amerika* de Franz Kafka, *Islande* se présente comme une immense ligne de fuite, prenant la forme d'une pérégrination théâtrale à travers les rues de New York, qui se veut également émotionnelle (retour à l'enfance) et intellectuelle (de la réalité de la crise financière à ses causes les plus profondes). La pièce est un voyage au cœur des ténèbres qui, par stations successives, nous transporte dans l'œil du cyclone. Attentive au déclin économique et à ses conséquences sociales, Lluïsa Cunillé n'oublie pas pour autant la crise morale qui secoue la société américaine. Sur le chemin qui mène à Wall Street, c'est d'abord la misère humaine que l'on rencontre et la duperie érigée en loi morale. Derrière l'image rutilante du rêve américain, l'auteure découvre ainsi la réalité d'une imposture qui conduit irrémédiablement le monde occidental à sa perte.

Dans *Islande*, le réalisme allusif de Lluïsa Cunillé instaure une dimension parabolique de telle sorte que cette pièce, minimaliste en apparence, vise une complexité, où chaque élément dramatique, chaque objet se charge d'une transcendance singulière. Du reste, l'œuvre ne cesse de renvoyer aux textes fondateurs d'une Amérique démythifiée. Le

regard candide du protagoniste rappelle celui de Karl Rossman dans *Amerika* de Franz Kafka. L'ambiance étrange et improbable n'est pas sans rapport avec *Quai ouest* de Bernard-Marie Koltès et la faune new-yorkaise qui peuple la pièce semble directement inspirée de *Manhattan Transfer* de John Dos Passos.

Une fois encore, Lluïsa Cunillé parvient à nous surprendre par la pureté féroce de son langage et cette capacité à défaire une image consensuelle du monde, en lui conférant une densité et une opacité des plus suggestives, alors que l'on cherche si souvent à nous convaincre que la réalité est évidente, irréfutable, imparable. Et précisément, c'est peut-être là que réside la charge politique de cette œuvre : dans ce langage théâtral unique et éminemment ouvert, tout comme l'est le regard que Lluïsa Cunillé porte sur le monde.

Laurent Gallardo, traducteur - Maison Antoine Vitez

## **PERSONNAGES**

*L'homme*  
*La jeune femme*  
*Le garçon*  
*Le voyageur*  
*Le médecin*  
*La vieille femme*  
*Robinson*  
*Delamarche*  
*Le client*  
*La mère*

## 1.

### Une chambre à Reykjavik

*L'HOMME est allongé sur un grand lit ancien. Il a les yeux ouverts. La JEUNE FEMME est assise sur une valise, située derrière la tête de lit en fer forgé. Sur la table de chevet, un petit-déjeuner est servi. S'y trouve aussi une pomme. Dès le début de la scène, la JEUNE FEMME chante « joyeux anniversaire » tout bas, le front posé sur les barreaux du lit.*

L'HOMME.- (*Allongé*) Qui es-tu ?

LA JEUNE FEMME.- Elsa.

L'HOMME.- La porte était ouverte, Elsa ?

LA JEUNE FEMME.- C'est ta voisine qui m'a ouvert. Je t'ai apporté le petit-déjeuner. (*L'HOMME regarde la table de chevet*) La pomme était déjà là.

L'HOMME.- Où est-elle ?

LA JEUNE FEMME.- Ta voisine ? Elle a fouillé un peu partout et elle est repartie. Où est-ce que tu as dégoté ce lit ? Il a l'air confortable.

L'HOMME.- Quelle heure est-il ?

LA JEUNE FEMME.- Je ne sais pas. Il doit être tôt. Tu travailles toujours à la banque ? (*L'HOMME regarde sa montre*) C'est déjà assez difficile, au réveil, de reconnaître sa chambre telle qu'on l'a laissée la veille. C'est la raison pour laquelle ce moment est le plus dangereux de la journée. Ça te fait quel âge ?

L'HOMME.- Comment sais-tu que c'est mon anniversaire ?

LA JEUNE FEMME.- Ta voisine me l'a dit.

L'HOMME.- Et comment se fait-il qu'elle t'ait ouvert ?

LA JEUNE FEMME.- Je lui ai dit que tu t'étais peut-être suicidé. (*Le téléphone sonne. Pause*) Tu ne décroches pas ? C'est sans doute quelqu'un qui veut te souhaiter un joyeux anniversaire.

*Le téléphone sonne trois ou quatre fois.*

L'HOMME.- Ces derniers temps le téléphone sonne toujours à la même heure. Mais quand je décroche, personne ne répond.

*Pause.*

LA JEUNE FEMME.- Tu as été licencié ?

L'HOMME.- Oui.

LA JEUNE FEMME.- Ça ne sert à rien de rester au lit en attendant la fin du monde.

*Pause. L'HOMME se redresse.*

L'HOMME.- Où est la valise ?

LA JEUNE FILLE.- (*Sans se lever*) Je suis assise dessus. Je ne voulais pas te réveiller en traînant une chaise depuis la salle à manger. (*L'HOMME met sa montre*). Tu pars en voyage ?

*Pause.*

L'HOMME.- Je vais à New York.

LA JEUNE FEMME.- Tu vas y vivre ?

L'HOMME.- Je vais rendre visite à ma mère.

LA JEUNE FILLE.- Ta mère vit à New York ?

L'HOMME.- Oui.

*Pause.*

LA JEUNE FILLE.- On mange ?

L'HOMME.- Je n'ai pas faim.

*Pause.*

LA JEUNE FEMME.- Tiens, c'est pour ton voyage.

*Elle lui tend un comprimé.*

L'HOMME.- Qu'est-ce que c'est ?

LA JEUNE FEMME.- Un anxiolytique. Mets-le sous la langue. C'est mon médecin qui me les a prescrits. (*Pause*). Qu'est-ce qui t'arrive ?

L'HOMME.- Où sont passés les cachets qui étaient là ?

LA JEUNE FEMME.- Ta voisine les a pris. Elle m'a dit qu'elle te les rapporterait ce soir, quand tu rentrerais du bureau. Tu ne lui as pas dit que tu partais à New York aujourd'hui ? Apparemment, elle n'est au courant de rien.

*Pause.*

L'HOMME.- Où est-ce qu'on s'est rencontrés, Elsa ?

LA JEUNE FEMME.- Au Laki. J'étais serveuse.

L'HOMME.- Désolé, je ne me souviens pas.

LA JEUNE FEMME.- Je me suis fait licencier il y a quelques mois. Depuis, je n'ai plus de travail.

*Pause.*

L'HOMME.- Tu as besoin d'argent ?

LA JEUNE FILLE.- Je ne suis pas venue pour ça. Je voulais juste parler.

L'HOMME.- De quoi ?

LA JEUNE FILLE.- C'est une idée de mon médecin.

L'HOMME.- Ton médecin t'a dit de venir me voir ?

LA JEUNE FEMME.- Il m'a dit que je ne pouvais pas rester enfermée chez moi, que je devais prendre l'air... Alors j'ai pensé à toi, à nos discussions lorsque tu venais prendre un verre au Laki en sortant de la banque. Il faut que tu m'expliques ce qui s'est réellement passé.

L'HOMME.- A la banque, je n'étais qu'un simple intermédiaire.

LA JEUNE FEMME.- Explique-moi quand même.

L'HOMME.- Je sais seulement ce qu'en disent les journaux et la télé...

*Pause.*

LA JEUNE FEMME.- S'il te plaît.

L'HOMME.- Qu'est-ce que tu veux savoir au juste ?

LA JEUNE FEMME.- Ce qui s'est passé.

L'HOMME.- Ce n'est pas si simple...

LA JEUNE FEMME.- Je ne suis pas idiote. Si tu m'expliques correctement, je comprendrai.

*Pause.*

L'HOMME.- Le problème est dû en partie à l'instabilité des marchés financiers mais l'erreur fondamentale réside dans la mauvaise politique monétaire...

*Pause.*

LA JEUNE FILLE.- Et en quoi consiste cette politique ?

L'HOMME.- Pendant de nombreuses années, le pays a cherché à atteindre l'objectif d'inflation fixé par la Banque centrale européenne. Tu sais ce que ça veut dire ?

LA JEUNE FILLE.- Explique-moi...

L'HOMME.- Ça implique que l'on augmente les taux d'intérêt lorsque l'inflation est en dessous de l'objectif fixé et qu'on les baisse dans le cas contraire. Dans un pays aussi petit que l'Islande, les conséquences se sont révélées désastreuses.

*Pause.*

LA JEUNE FILLE.- Qu'est-ce qui s'est passé ? (*Pause*) Allez, dis-moi...

L'HOMME.- Cette situation a favorisé la spéculation sur les devises et encouragé les entreprises et les particuliers à s'endetter en monnaie étrangère. La couronne islandaise s'est alors rapidement appréciée, donnant l'illusion d'une fausse richesse, jusqu'à ce que la bulle spéculative éclate, entraînant une dépréciation de la monnaie.

*Pause.*

LA JEUNE FILLE.- Comment se fait-il qu'elle ait éclaté si rapidement ?

L'HOMME.- La crise financière internationale a précipité la chute de la couronne islandaise, en incitant les spéculateurs à retirer tous leurs actifs pour tenter de sauver ce qui pouvait encore l'être.

LA JEUNE FILLE.- Mais, il y a quelques jours à peine, je servais encore du champagne à plus de deux mille couronnes la bouteille aux banquiers de la *Glitnir*.

L'HOMME.- A cette époque, ils étaient sûrs d'eux. Tout semblait aller pour le mieux.

LA JEUNE FILLE.- Toi aussi, tu as levé ton verre ?

L'HOMME.- Je te le répète : je n'étais qu'un simple intermédiaire.

LA JEUNE FILLE.- Il m'est arrivé de finir les fonds de bouteille des banquiers de la *Glitnir*. On peut dire que, moi aussi, j'ai levé mon verre à la



faillite du pays. (*Pause. L'HOMME cherche quelque chose dans les tiroirs de sa table de chevet*) Qu'est-ce que tu cherches ?

L'HOMME. Un guide.

LA JEUNE FILLE.- Un guide ?

L'HOMME.- De New York.

*Pause. LA JEUNE FEMME ramasse le guide sur le sol.*

LA JEUNE FEMME : C'est ça que tu cherches ? (*Elle ouvre le guide et se met à lire*) « New York n'est pas l'Amérique. Une capitale mondiale ne peut être confinée dans des frontières géopolitiques. A New York, on parle toutes les langues, on mange toutes les cuisines du monde, toutes les nationalités y sont représentées, tous les rêves y sont possibles, tous les abus aussi. Si une idée, un espoir, une saveur, un arôme, un péché n'existent pas ici, alors on ne les trouvera nulle part. De tous les qualificatifs employés pour décrire New York, rares sont ceux qui paraissent excessifs. C'est une ville à la fois stimulante et cafardeuse, effroyable et glorieuse, mais toujours démesurée... »

*L'HOMME l'interrompt.*

L'HOMME.- Le billet d'avion est bien dedans ?

LA JEUNE FILLE.- Comment ?

L'HOMME.- Est-ce qu'il y a un billet dans le guide ?

*Pause.*

LA JEUNE FILLE.- Oui.

L'HOMME.- Tu es sûr que tu n'as pas besoin d'argent ? Je peux t'en laisser, si tu veux. Tu me le rendras plus tard.

LA JEUNE FILLE.- Je n'en ai pas besoin. Je touche les allocations chômage et je suis retournée vivre chez mes parents. Ils ont perdu toutes leurs économies, mais ils sont toujours propriétaires de leur maison. Cette maison est à toi ?

L'HOMME.- Oui, mais j'ai dû rendre ma voiture.

LA JEUNE FILLE.- Tu n'as plus de voiture ?

L'HOMME.- Non.

LA JEUNE FILLE.- Ma mère dit que tout ce qui nous arrive, c'est à cause des vieilles valeurs vikings.

L'HOMME.- Elle a peut-être raison.

LA JEUNE FILLE.- Mon père, en revanche, ne dit rien, mais il se rend tous les jours à la vieille usine de poisson où il a travaillé pour savoir s'ils ont quelque chose à lui proposer. *(Pause)*. Tu ne prends pas ton petit-déjeuner ?

L'HOMME.- Je vais juste manger la pomme.

*Il ne la mange pas.*

LA JEUNE FILLE.- Je peux manger le reste, alors ?

L'HOMME.- Je t'en prie.

LA JEUNE FILLE.- Parfois, j'ai une faim de loup, comme si je n'avais rien mangé depuis trois jours. *(Pause)* Tu me passes une biscotte, s'il te plaît ?

*L'HOMME lui passe une biscotte à travers les barreaux du lit.*

L'HOMME.- Assieds-toi là, si tu veux...

LA JEUNE FILLE.- Je ne veux pas mettre de miettes sur tes draps.

*Pause.*

L'HOMME.- Ça te dérange si je m'habille ? Je ne veux pas être en retard à l'aéroport.

LA JEUNE FILLE.- Non, ça ne me dérange pas. *(Pause. Elle reprend la lecture du guide tandis que L'HOMME se lève. Il ne s'habille pas)* « Si vous avez l'intention de visiter New York entre octobre et avril, il est recommandé de porter une gabardine avec doublure amovible, ainsi que des bottes en caoutchouc et un chapeau ou bien une capuche imperméable, car les jours d'orage, les vents sont d'une telle violence qu'ils renversent les parapluies ». Il fait le même temps qu'à Reykjavik, n'est-ce pas ?

L'HOMME.- On dirait bien.

LA JEUNE FILLE.- Tu n'as qu'une seule valise ?

L'HOMME.- Oui.

LA JEUNE FILLE.- Ton parapluie est à l'intérieur ?

L'HOMME.- J'en achèterai un là-bas.

LA JEUNE FILLE.- Si je devais partir aussi loin, je me demande bien ce que j'emmènerais.

L'HOMME.- Tu n'es jamais allée à New York ?

LA JEUNE FILLE.- Non.

L'HOMME.- Moi non plus. Ce sera ma première fois.

LA JEUNE FILLE.- Je peux venir avec toi ?

L'HOMME.- Avec moi ?

LA JEUNE FILLE. À New York.

L'HOMME.- Il faut un visa pour entrer aux Etats-Unis

LA JEUNE FILLE.- Un visa ? Où est-ce que c'est écrit (*Elle ouvre à nouveau le guide et lit*) « Le Newyorkais marche beaucoup et très rapidement. Nous vous conseillons d'en faire de même. Les passants circulent sur le côté droit et toujours en file indienne. Sachez qu'il est très mal vu de marcher sur le côté gauche qui est habituellement réservé à la circulation en sens inverse. Si vous ne respectez pas ces normes, vous vous exposez à un regard de désapprobation. Mais vous constaterez rapidement qu'il est bien plus pratique de suivre les piétons pressés... » (*Elle regarde L'HOMME*) Je ne parlais pas sérieusement. Je n'ai pas l'intention d'aller à New York avec toi.

L'HOMME.- A vrai dire, moi non plus, je n'ai pas envie d'y aller. D'ailleurs, je n'aime pas voyager. Je dois être le seul Islandais à n'avoir jamais quitté son île. J'aurais pu partir il y a longtemps, lorsque ma mère est allée s'installer en Amérique. Mais j'ai préféré rester vivre avec mes grands-parents. Il y a deux ans, elle a rencontré un charcutier à New York et elle s'est mariée avec lui.

LA JEUNE FILLE.- Ta mère ?

L'HOMME.- Je ne l'ai pas revue depuis trois ans. Je ne connais même pas son mari, le charcutier.

LA JEUNE FILLE.- Tu n'es pas allé au mariage de ta mère ?

L'HOMME.- On s'appelle de temps en temps, mais depuis quelques semaines, elle ne donne plus aucune nouvelle.

LA JEUNE FILLE.- Au Laki, je ne t'ai jamais entendu parler de ta mère.

*Pause.*

L'HOMME.- De quoi est-ce que je parlais au Laki ?

LA JEUNE FILLE.- De toi.

L'HOMME.- De moi ?

LA JEUNE FILLE.- De ton travail. Tu te plaignais souvent du sous-directeur.

L'HOMME.- Du sous-directeur ?

LA JEUNE FILLE.- Oui, du sous-directeur de la banque.

L'HOMME.- Alors, ce n'était pas moi. Tu parlais avec Bergsson.

LA JEUNE FILLE.- Qui ça ?

L'HOMME.- Un collègue qui avait des problèmes avec le sous-directeur et qui a demandé à être muté à Londres. Lui aussi allait souvent au Laki pour prendre un verre après le travail. Tu m'as pris pour Bergsson.

LA JEUNE FILLE.- Pourtant, tu m'as bien invité chez toi une fois. Comment crois-tu que je connaisse ton adresse ?

L'HOMME.- Cette maison appartenait à Bergsson. Il me l'a vendue lorsqu'il est parti vivre à Londres...

LA JEUNE FILLE.- C'est terrible. Moi, je t'ai pris pour Bergsson et toi, tu ne te souviens même pas de moi.

*Longue pause.*

L'HOMME.- Tu me donnes le guide ?

LA JEUNE FILLE.- Comment ?

L'HOMME.- Le guide... (*Pause. LA JEUNE FEMME lui tend le guide à travers les barreaux du lit. L'HOMME le pose sur la table de chevet*) Tu veux une autre biscotte ?

LA JEUNE FILLE.- Je peux m'allonger un moment ?

L'HOMME.- Oui... (*LA JEUNE FEMME se lève, puis s'allonge sur le lit*). Tu veux boire quelque chose ? Un verre d'eau ?

LA JEUNE FEMME : Non, merci. Je ne vais pas tarder à y aller.

L'HOMME.- Où est-ce que tu habites ?

LA JEUNE FILLE.- Pourquoi tu me demandes ça ?

L'HOMME.- Je peux te déposer en taxi avant d'aller à l'aéroport.

LA JEUNE FILLE.- Ce n'est pas la peine. Je veux juste m'allonger et fermer les yeux un instant.

*Pause.*

L'HOMME.- Tu veux que j'appelle quelqu'un ?

LA JEUNE FILLE.- Qui ça ?

L'HOMME.- Je ne sais pas... Tes parents...

LA JEUNE FILLE.- Non. Laisse-moi juste une minute et ensuite je m'en irai.

*Longue pause. LA JEUNE FEMME chante tout bas et L'HOMME s'assoit sur le lit.*

L'HOMME.- Qu'est-ce que tu chantes ?

LA JEUNE FILLE.- L'hymne islandais. Mon père me le chantait quand j'étais petite et qu'on allait pêcher ensemble.

*Pause.*

L'HOMME.- Quel âge as-tu ?

LA JEUNE FILLE.- Vingt-deux ans.

L'HOMME.- Tu as toujours été serveuse ?

LA JEUNE FILLE.- Presque toujours. Je n'ai jamais aimé les études.

*Pause.*

L'HOMME.- Moi, quand j'étais petit, je voulais être chanteur. Chanteur d'opéra. J'ai même eu un professeur particulier.

LA JEUNE FILLE.- Qu'est-ce qui s'est passé ?

L'HOMME.- Rien. A un moment de ma vie, j'ai laissé tout ça de côté. *(Pause. L'HOMME s'allonge à ses côtés, sans toucher LA JEUNE FEMME)* Tu sais ? Moi aussi, j'ai levé ma coupe de champagne à plus de deux mille couronnes la bouteille, lorsque je travaillais à la *Glitnir* et que j'avais l'impression que tout allait pour le mieux et qu'on s'en sortirait.

*Pause.*

LA JEUNE FILLE.- Mon médecin dit que la culpabilité n'existe pas, qu'il faut refuser tout sentiment de culpabilité.

L'HOMME.- S'il n'y a pas de culpabilité, il n'y a pas de coupables non plus.

*Pause.*

LA JEUNE FILLE.- Au commencement étaient le monde de la glace et le monde du feu. Entre les deux se trouvait un abîme sans fond, où rien ni personne ne vivait. Avec le temps, l'abîme gela et l'air chaud qui montait du monde du feu fit fondre le givre. Des gouttes d'eau tiède se formèrent, donnant ainsi naissance à un géant du nom d'Ymir et à une vache, elle même géante, dont il se nourrissait en buvant le lait. Un jour, alors qu'Ymir était endormi, de son bras gauche, jaillirent un homme et une femme, nourris par la même vache qui léchait les blocs de givre pour en extraire le sel. Faisant fondre le gel, sa langue engendra le premier dieu, Buri, qui eut un fils nommé Bor, père d'Odin et ses frères. Un jour, Odin et ses frères tuèrent Ymir et inondèrent l'abîme de son sang. Les géants se noyèrent et, du corps d'Ymir, les dieux créèrent la terre.

*Pause.*

L'HOMME.- Tu connais, toi aussi, ces vieilles légendes scandinaves ?

LA JEUNE FILLE.- Oui.

L'HOMME.- Et le monde, tu te souviens comment il finira ?

LA JEUNE FILLE.- Non, j'ai oublié.

L'HOMME.- Les dieux et les géants se battront. Fenrir, un loup sauvage, dévorera le soleil et un effroyable hiver tombera sur le monde. Pendant ce temps, les hommes, plongés dans des ténèbres glaciales, s'entretueront. Heimdall, le gardien des dieux, tentera une dernière fois d'imposer l'ordre sur le chaos, mais lors de la dernière bataille, le monde périra et Odin lui-même sera dévoré par le terrible loup. Seule survivra une poignée d'hommes et de dieux qui repeuplera le monde et tout recommencera. (*Longue pause*) Qu'est-ce que tu chantes maintenant ?

LA JEUNE FILLE.- Je ne chante pas. (*Pause. LE GARÇON surgit de sous le lit, en chantant tout bas. Il enfle les vêtements de L'HOMME, sans prêter attention aux deux autres*). Qui est-ce ?

L'HOMME.- Je ne sais pas. Depuis quelques jours, il met mes vêtements, il vide mon réfrigérateur et il s'adresse à tout le monde comme s'il était moi.

*Pause.*

LA JEUNE FILLE.- Il est très jeune.

L'HOMME.- Oui.